

JEAN RENOIR

Le plus profond et le plus simple
instinct de vivre

ARTHUR SHIELDS
SUPROVA MUKERJEE
RADHA
NORA SWINBURNE
ADRIENNE CORI
ESMOND KNIGHT
PATRICIA WALTERS
THOMAS E. BREEN



Fiche d'analyse de film

LE FLEUVE

Inde/C.B. ● 1950 ● Couleurs ● 1h40

SCÉNARIO Scénario : Rumer Godden et Jean Renoir
d'après le roman « The River » de Rumer Godden

PHOTOGRAPHIE Claude Renoir

MONTAGE George Gale

MUSIQUE M.A. Partha Sarathy

L'HISTOIRE

Tous les premiers amours se ressemblent, comme se ressemblent les histoires qui nourrissent les secrets des jeunes filles *aux yeux tout plein de choses indiscrètes*.

Le Fleuve est l'histoire d'un premier amour qui se déroule dans un paradis de couleurs, au Bengale, sur cette terre arrosée par un fleuve sacré qui vit depuis des millénaires au rythme de la culture du riz et du jute. Une terre étrangère où vivent deux familles britanniques ; dans la première, le père dirige la presse de jute tandis que la mère règne, avec l'aide de la nourrice Nan, sur un monde fait du caquetage de ses quatre filles, des élans romantiques de leur aînée, Harriet, des désirs d'aventure de son unique garçon, Bogey, et des visites journalières de la riche et belle Valérie, fille du propriétaire de la manufacture. Dans la deuxième, il y a un père, appelons-le M. John, resté veuf qui attend sa fille Mélanie, de retour en Inde après avoir fait ses études en Occident. La voix qui nous offre cette histoire est celle d'une de ces jeunes filles, devenue femme : Harriet.

Tout commence le jour où arrive par le fleuve Captain John, le cousin de M. John. C'est un héros fatigué, ayant perdu avec la guerre, une part de lui-même en plus de sa jambe droite. Mais pour ses jeunes voisines, Captain John est le héros qui habite déjà leurs rêves et lui font parvenir sans tarder une invitation pour la fête des lumières ou Diwali. L'arrivée de Mélanie, la fille de M. John, suit de peu celle de Captain John. De mère indienne, elle possède la beauté rare des visages où la lumière aime faire son nid. Anil un ami d'enfance, l'attendait chez son père avec la secrète intention de lui demander sa main. Partagée entre son origine indienne et la culture occidentale, Mélanie hésite à s'engager sur cette voie. D'autant plus qu'elle ne se montre pas insensible à la présence du Captain John. De toutes les prétendantes aux attentions du Captain, Valérie se montre la plus entreprenante. Le soir de la fête des lumières, après l'avoir invité à danser, elle se retrouve seule avec lui dans un endroit où la pénombre pousse aux confidences. Elle espérait sans doute un baiser mais n'obtient qu'une cigarette. Visiblement, sa première. Il en rit, tout comme Harriet et Nan qui n'ont pas manqué une miette de la scène. Au loin, le regard de Mélanie, lui, ne laisse transparaître aucun sentiment.

Dans ce nouveau monde, le quotidien du

Captain John est constitué d'errance, comme s'il cherchait un apaisement ou à fuir quelque chose. Un après-midi, Harriet le rejoint dans un de ces endroits où il a pris l'habitude de s'isoler. Elle lui propose de partager avec lui un de ses secrets ; son carnet de poèmes. Mais le charme des poèmes d'Harriet n'est pas aussi puissant que celui de la chevelure rousse de Valérie, qui captive le regard du Captain John. Harriet comprend ce jour-là qu'elle devra se contenter d'instantanés volés comme ceux passés autour de ses bras et d'un cerf-volant. Ou bien essayer comme Shéhérazade de le séduire par la beauté de contes indiens. Harriet invente pour lui une histoire qui mêle le pouvoir sacré du fleuve, la naissance d'une fille, ses pas vers l'âge adulte, le coup de foudre pour un inconnu devant un temple, un mariage forcé, la révélation que son mari est l'homme qu'elle aimait, la transformation en dieu Krishna et déesse Rhada... Mais tous ces efforts sont vains et Captain John ne décroche pas des yeux de chats de Valérie.

A peine Harriet a-t-elle terminé son histoire que Valérie lui arrache son carnet des mains. Elle s'amuse à lire à haute voix les passages qui concernent Captain John. Harriet se sent humiliée et déchaîne sa violence contre Valérie. Captain John intervient pour les séparer. Il ne cache pas à Valérie sa déception de découvrir tant de petitesse. Humiliée à son tour, Valérie défie Captain John à un jeu d'adresse dont elle sait qu'il révélera ses silencieuses blessures. Essayant d'attraper l'anneau qu'elle lui lance, la jambe du Captain se contracte et l'immobilise au sol. « *Ne me touchez pas* » lance-t-il plein de colère à Valérie qui lui proposait son aide.

C'est avec des fleurs que les jeunes filles vont essayer de reconquérir le cœur blessé du Captain. Mélanie la première, avec quelques boutons de fleurs sauvages qu'elle glisse près de sa tasse de thé. Sauvages comme ses grands yeux au moment où le Captain la rejoint pour lui annoncer qu'il a décidé de partir. « *Partout je suis un étranger* ». Sauvages comme les paroles d'amertume qu'elle ne peut retenir : « *Où trouverez-vous un pays d'unijambistes ?* ». Captain John pensait qu'elle ne l'aimait pas. Quand Mélanie s'enfuit dans le jardin, elle lui fait comprendre que ce n'est pas lui qu'elle n'aimait pas, mais quelque chose en elle. Quelque chose de *terrifiant et fascinant* comme un premier baiser. Celui que l'impétueuse Valérie va recevoir à sa place, de la bouche du Captain. Celui qui brûle le cœur d'un autre témoin de la scène, Harriet, et qui signifie que le temps où l'amour était un jeu

est terminé. Et qu'il ne reviendra plus. C'est comme une petite mort, mais dont on finit toujours par se réveiller. Quelques instants plus tard, Bogey, lui, ne se réveillera plus. Le cobra qu'il poursuivait au fond du jardin avec son ami Tanou ne jouait pas. La mort non plus.

Révoltée par le destin tragique de son frère, Harriet s'enfuit un soir sur une barque de pêcheurs, qui ne tardent pas à la rattraper. Comme elle ne veut pas rentrer chez elle, Captain John tente de lui parler. La jeune Harriet a de drôles de questions, « *Vous est-il arrivé de mourir ?* ». Captain John a de drôles de réponses « *Deux ou trois fois* ». Harriet retrouve le sourire et Captain John la paix qu'il était venu chercher. Bientôt il repartira par le fleuve. Bientôt le vent nouveau apportera le printemps. Un enfant va naître. Harriet vient de quitter le monde de l'enfance. Quand elle plonge son regard au loin, il y a en elle un frémissement de femme. *Le jour finit, la vie commence*

PISTES DE RÉFLEXION

Le *Fleuve* apparaît comme un mélange de romantisme et de naturalisme. Il a un côté *Madame Bovary* avec comme fil conducteur une petite fable sentimentaliste sur les états d'âme d'une jeune adolescente, et il a un côté documentaire avec de nombreuses séquences de la vie quotidienne des indiens, filmées sur le vif. Malgré cette matière hétérogène, il se dégage du film une grande cohérence, une sorte de synthèse entre des mondes inconciliables, portée par un élan mystique. Païen, mais mystique. Au-delà de l'histoire, au-delà des dialogues, c'est cet élan qui attire ou qui indiffère. Je ne chercherai pas à l'idéaliser mais simplement à le comprendre.

« *A chaque chose qui vous arrive, à chaque personne que vous rencontrez qui a de l'importance à vos yeux, ou bien vous mourez un peu, ou bien vous renaissez* ».

Captain John dans *Le Fleuve*

Cette renaissance dont parle Captain John, Jean Renoir l'a connu durant la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'il est parti en Amérique pour continuer son métier de cinéaste. Cette

nouvelle existence s'est accompagnée de la recherche d'un nouveau style, marqué par une profonde évolution morale et spirituelle. Une évolution qui se mesure au regard de l'œuvre-phare qui réalise la synthèse de ses films d'avant-guerre : *La règle du jeu*. Une œuvre dans laquelle Renoir portait au paroxysme son mépris de la vraisemblance dramatique et psychologique, sa liberté de construction, sa vision de notre monde instable qui entremêle cruauté, tendresse, humour et désillusion. *Le Fleuve* est une réponse à *La règle du jeu*, dans le sens où ce film porte en lui une vision transformée de Renoir sur le monde, et témoigne de sa nouvelle approche du cinéma.

« *Pour se frayer un chemin à travers la jungle, il est bon de frapper devant soi avec un bâton pour écarter les dangers invisibles. Quelquefois le bâton rencontre une branche solide et se brise dans vos mains ; quelquefois il résiste, mais votre bras reste tout engourdi. C'est un peu ce que j'ai fait pendant ces dernières années. Je ne voulais pas rester en place, mais l'aiguille de la boussole que je consultais était folle et il m'était bien difficile de trouver la direction. J'en suis d'ailleurs très fier, cela prouve que je n'ai pas perdu le contact avec notre monde instable. (...) J'ai retrouvé une certitude semblable avec *Le Fleuve*. J'ai senti monté en moi ce désir de toucher du doigt mon prochain que je crois vaguement être celui du monde entier d'aujourd'hui.* »

Jean Renoir, Ecrits.

Le premier signe du changement profond de Renoir est donné dès les premières images du film. *Le Fleuve* s'ouvre sur des mains de femmes indiennes qui décorent le sol d'une rose dessinée avec de la farine de riz, pour honorer leurs hôtes. Les spectateurs du film sont donc assimilés à des hôtes et le film à un lieu et au temps d'une rencontre. On est immédiatement accroché par la sensation que ce temps n'appartient pas au film. Contrairement à *La règle du jeu* qui s'ouvre comme un reportage d'actualité, dans l'agitation d'une foule qui attend l'arrivée d'un héros, *Le Fleuve* apparaît, selon l'expression de André Bazin, comme une œuvre épurée à l'extrême, aux confins du temps. En effet, il s'agit bien d'une épure car le film ne tient ni par l'histoire, ni par le mouvement des personnages, ni par



un message. Contrairement à ce que laisse entendre le prologue du film, le sujet du film n'est pas le premier amour d'une jeune fille, pas plus qu'une étude de mœurs d'une famille britannique dans une Inde coloniale. Le sujet du film n'est pas non plus l'Inde, ses traditions millénaires et la confrontation de ses valeurs avec celles de l'Occident. Le sujet principal du film, c'est le temps. Tout le film repose sur le rapport intime avec le temps, que Renoir réussit à créer grâce à un découpage dramatique qui rend compte de manière *accidentelle* des histoires de chacun des personnages, comme s'ils étaient la matière d'une *éternité sous-jacente*. Le temps comme passage des saisons. Le temps comme l'éternité d'un fleuve. Le temps comme image de la mort.

● LE TEMPS COMME UN SOUVENIR DU PÈRE

Le Fleuve, n'est pas seulement marqué par l'expérience de la guerre. Il coïncide aussi à un moment de la vie de Jean Renoir où il a éprouvé la nécessité de rendre hommage à son père, en entamant l'écriture d'un livre : *Pierre-Auguste Renoir, mon père*. Le début du livre se situe en 1915. Le jeune Renoir est blessé d'une balle à la jambe, ce qui lui permet d'être hospitalisé à Paris où son père, démoli par la mort de sa femme, s'est fait transporter pour être proche de son fils. Jean Renoir parle de cette expérience comme d'un moment privilégié où il découvre un « Renoir » inconnu, où se révèlent, l'enfant, le jeune homme puis l'homme mûr qui ont composé cette figure paternelle. Comme une genèse, *Le Fleuve* est composé d'un amas de souvenirs et d'impressions personnelles de Renoir qui se rapportent à ce temps de la vie où l'on apprend à regarder au-delà des apparences, et où l'on peut dire, à la manière d'un peintre qui se détache de sa toile : *Je crois que je commence à y comprendre quelque chose*. La figure du Captain John, lui aussi blessé à la jambe pendant la guerre, est le signe le plus

évident de la nature autobiographique du film. De même, l'omniprésence de jeunes filles dans l'histoire, l'omniprésence de la nature, des animaux, des végétaux, des couleurs, rappellent la matière des tableaux de son père.

Le jeune Renoir a réalisé avec ce film, une traversée du monde charnel et sensoriel, retrouvant l'innocence d'un homme mûr qui se réconcilie avec son histoire. Cinq ans après la Seconde Guerre Mondiale, voilà la certitude quasi religieuse qu'a retrouvée Renoir avec ce film : le cinéma doit s'accomplir non pas en traitant de la réalité mais en laissant la réalité s'accomplir dans le cinéma. Comme disait Bazin, *l'écran n'existe plus*. Ce qui reste ? Malraux l'appelait *l'Intemporel*. Chaque œuvre d'art témoigne d'une histoire entre l'homme et le monde qui a commencé bien avant elle. *Le Fleuve* est né des tableaux de Renoir. Les tableaux de Renoir sont nés de Rubens et ainsi de suite jusqu'aux origines. Aujourd'hui, on pourrait dire que des films comme « *Le goût de la cerise* » de Kariostami sont nés dans *Le Fleuve* de Renoir. Tout est recommencement. *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil*, comme dirait l'Ecclésiaste. Sauf que, chaque jour, ce *rien de nouveau* est une découverte. C'est l'histoire de notre filiation, de ce qui nous relie au monde, de ce qui nous donne un sens. De qui sommes-nous les fils ? De quel monde sommes-nous les pères ? Le père de Renoir était capable de créer un monde avec presque rien. Les guerres ont détruit cette clarté. Jean Renoir l'a fait renaître avec *Le Fleuve*. Il l'a fait renaître par exemple avec de simples lampes qui brillent durant la fête de Diwali, pour chaque vie perdue. *Le Fleuve* est à l'image de ces lampes : un foyer lyrique et éphémère de ce que la vie peut porter de tendresse et de sang, de soleil et de blessures. *Le Fleuve* est l'histoire d'un premier amour : celui d'un fils pour son père.

Paolo ZANNIER

Nous contacter

CINEPAGE

Un réseau d'amis réunis par la passion du cinéma

6 Bd de la blancarde - 13004 MARSEILLE

Tel/Fax : 04 91 85 07 17

E - mail : cinepage@free.fr